



NEULS, LES VOISINS DE L'ONCLE SAM NE S'APPROVISIONNENT PAS A SON MAGASIN.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 Novembre. Indications pour la Louisiane—Camp—un partie couvert vendredi et samedi; vents frais du nord-ouest.

Le Canal de Panama

Reprise des Négociations.

Que la construction du canal qui doit relier les grands océans Atlantique et Pacifique soit la plus importante, la plus glorieuse entreprise des temps modernes, c'est là ce dont personne ne s'est jamais avisé de douter. Il est donc parfaitement inutile d'insister sur ce sujet. Mais ce qui doit étonner, c'est que cette œuvre ait rencontré tant d'obstacles dans le passé et qu'il y ait encore de braves gens qui se permettent de douter de la possibilité de sa mise à exécution. Nous venons de recevoir à ce propos d'excellentes nouvelles qui nous font espérer que les derniers obstacles au projet vont être levés bientôt.

On sait que les négociations avec le gouvernement de la Colombie avaient été tout récemment brusquement interrompues pour des motifs à peu près inexplicables. Elles viennent d'être reprises et il est à croire que cette fois, les deux parties en présence—les Etats-Unis et la Colombie—arriveront à une complète entente. Il est du plus grand intérêt du gouvernement de Bogota qu'il en soit ainsi. C'est ce qui explique comment, au premier mouvement de mauvais humeur passé, le général Concha a fait de nouvelles propositions qui, dit-on, sont très acceptables et conformes à la loi Spooner.

Tout le différend ne roule plus que sur une question d'argent. Pour l'acquisition d'une langue de terre de six milles de largeur, longeant les rives du canal, l'Union offre la somme de \$7,000,000, et la Colombie en demande \$10,000,000.

Toute la question est là pour le moment.

En s'en tenant à son offre, le gouvernement de Washington ne fait pas acte de léinerie.

En outre du montant qu'il a déboursé, il lui faut accomplir d'immenses travaux qui doivent élever à des sommes considérables.

Or ces travaux profiteront presque autant à la Colombie

qu'aux Etats-Unis. Il est tout naturel qu'en pareille occurrence, elle se montre de bonne composition. Jamais pareille bonne fortune ne s'offrira à elle. D'après le traité qu'il s'agit de signer, il lui est accordé un temps raisonnable pour se décider. C'est à elle de mettre à profit ce délai qui est laissé à la discrétion de M. Roosevelt pour signer un traité avec cette interminable affaire. La Colombie sait parfaitement que de quelque façon que ce soit, avec elle ou sans elle, le canal se construira infailliblement. Ne vaut-il pas mieux qu'il se fasse à son bénéfice qu'à son détriment?

LA LEÇON DES ELECTIONS.

Au milieu des rapports divers et souvent contradictoires, qui se sont succédés pendant plus de quarante huit heures il a été difficile jusqu'ici de se rendre un compte exact de l'état des esprits sur toute l'étendue de l'Union.

A l'heure qu'il est, cependant, nous pouvons nous en faire une idée nette et exposer clairement la situation relativement des deux partis en présence.

Il faut l'avouer franchement, le parti démocrate comptait sur une complète victoire aux élections de mardi dernier.

Cette victoire, il ne l'a pas remportée, mais il a fait des gains énormes dans tous les Etats de l'Union, plus encore dans ceux du Nord que dans ceux du Sud, tandis que le parti républicain a fait des pertes extrêmement sensibles. Il jouissait auparavant d'une majorité écrasante qui lui permettait de tout tenter et d'aller de l'avant sans broncher. Il en est réduit à l'heure qu'il est à la défensive et il ne se défend qu'en reculant. Les démocrates se trompaient en s'imaginant que, du jour au lendemain, toute une population de près de quatre-vingt millions d'âmes allait passer d'un camp à l'autre et brûler aujourd'hui ce qu'elle avait adoré hier.

La protectionnisme a de profondes racines dans l'Union, qui lui doit en grande partie la prospérité dont elle jouit, et elle lui en reste reconnaissante, malgré les excès dont les républicains se sont rendus coupables.

L'erreur des démocrates a été de s'en prendre à protectionnisme même, et de viser ouvertement à sa complète destruction.

Ils devaient se borner à attaquer vivement les abus du système et surtout les entreprises coupables des Trusts. Le peuple

américain déteste les monopoles et voudrait s'en débarrasser. Mais il tient à conserver la protection et le tarif qui lui sont chers. Il demandait la réforme du tarif, rien que la réforme, et on lui offrait l'abolition complète. Il n'a pas voulu se jeter d'une extrémité dans l'autre.

Telle est la raison de son vote de mardi dernier. Le jour on il saura établir nettement la différence entre les Trusts et les monopoles d'un côté, et la protection honnête de l'autre, il retournera vers la démocratie et lui tendra les bras.

Ce jour-là n'est pas éloigné. Les populations sont fatiguées des abus qui les ruinent et à la première faute que les républicains commettront, elles les abandonneront complètement et les répudieront. Le parti républicain est perdu parce que, par suite de ses faiblesses envers les exploitateurs, n'est plus maître de la situation et il est devenu l'esclave des monopoles. Ce sont les "Trusts" qui ont fait la force du républicanisme; ce sont les "Trusts" qui causeront sa ruine. La défaite l'attend aux élections prochaines.

THEORIE ET PRATIQUE.

Un journal autrichien, la "Wiener Abendpost", rend compte d'une conférence qui aurait été faite à Lyon, il y a quelques semaines. Ce compte rendu revient de loin; il mérite cependant qu'on y prête attention. Le conférencier parlait devant une assemblée de femmes. Savant médecin, excellent orateur, homme grave, convaincu et plein d'autorité, un comité l'avait fait venir pour exposer à ses auditoires les funestes effets qu'engendrent le corset. Le conférencier, à l'aide de projections lumineuses, venait de rendre manifeste, aux yeux les plus sceptiques, les déformations du squelette et les déplacements des organes; dans une éloquentة plénière, il adjurait les pères et les mères d'user de toute leur influence, au besoin même de leur force, pour soustraire leurs filles et leurs femmes à l'étreinte fatale de cet instrument de torture. A ce moment un rôle de douleur partit du fond de la salle: une femme s'évanouissait.

On se précipita vers elle pour lui donner des soins. Le zèle des assistants demeurait inutile quand l'un d'eux, en désignant la malade, la rendit à la vie. C'était l'épouse du conférencier.

LORD KITCHENER ET LE MONOCLE.

On sait que le vainqueur de Khartoum fut, jadis, au cours de l'explosion prématurée d'une mine et y perdit un œil. Cette circonstance aurait pu le préparer à considérer le monocle avec indulgence; néanmoins il ne peut souffrir les officiers qui se voient un carreau dans l'œil.

C'est ainsi que, pendant la campagne transvaalienne, il n'a pas manqué à cette tâche qu'il s'est imposé, et, à défaut de tous les officiers de l'armée anglaise de faire usage de cet ornement. Un seul officier refusa de s'en séparer; alors Kitchener le fit venir:—Vous y voyez mal, major, à ce qu'il paraît.

—Très mal!
—Vous ne pouvez pas y voir sans cette... machine-là?
—Je ne peux pas y voir, milord!

—Domage! car je ne puis garder dans mon état major que des officiers ayant une bonne vue. Je suis obligé de vous envoyer en arrière, sur la ligne de communications.

Et le major y fut envoyé. Et, trois mois après, les Boers, ayant attaqué l'arrière de l'armée anglaise, devaient compléter soldats et officiers, s'emparèrent de leurs vêtements et les renvoyèrent libres. Seul, le major X. n'était pas complètement nu... il avait encore son monocle.

On rit beaucoup de l'aventure, même à Londres où la victime joint d'une considération très méritée.

LES MEMOIRES DU SULTAN.

On dit que le Sultan écrit ses "Mémoires". C'est une information bien peu croyable. Mais sans nul doute les mémoires d'Abdul-Hamid seraient pleins d'intérêt.

Il fut un peu néeromant dans sa jeunesse. M. Paul de Léglia, dans son dernier ouvrage: "Au pays de l'espionnage," donne à ce sujet des détails curieux:

"Comme tous les nearabéniens, Abdul-Hamid est très porté vers les sciences occultes et la magie. Des personnes bien informées affirment qu'il pratiquait certaines cérémonies de la magie noire, alors que, jeune prince, il aspirait déjà à supplanter son frère.

"Ces pratiques lui avaient valu d'aussi vives remontrances de son père. Ce dernier le jugeait du reste très sévèrement, et ne craignait pas de manifester fréquemment le peu de confiance qu'il avait en lui.

"C'est ainsi que, causant avec un notable Arménien, du nom de Mirhan Bey Daz, Abdul-Medjid lui dit, en lui montrant Abdul-Hamid: "Je suis content sur le compte de mes autres enfants; Mourad me donne toutes les satisfactions... mais je désespère de corriger celui-là, car il n'annonce rien de bon."

"Très peu aimé de ses jeunes frères, qui lui préféraient de beaucoup Mourad, Hamid, pâle et maladif, vivait le plus souvent à l'écart, concentrant en son âme ses passions ombrageuses et vindicatives.

"Plusieurs astrologues et devins lui avaient prédit le trône et un long règne, et leurs prophéties n'avaient pas peu contribué à développer son ambition naissante.

"Il existait à cette époque un cheik nommé Abdurrahman Essin, dont la réputation était considérable.

"Ce cheik, déjà très âgé avait été recommandé au prince Hamid par Nedjib pacha. Celui-ci lui avait dit comme le devin lui avait prédit la cessation de son retour en grâce.

"Or, un jour que le prince commentait des passages du Coran en compagnie du vieux cheik, ce dernier s'écria:—O prince! s'il plaît à Dieu, vous serez bientôt Sultan!

"Et comme le Prince lui faisait remarquer qu'Abdul-Aziz était dans la force de l'âge et le Prince héritier Mourad en bonne santé, le vieux devin insista vivement en déclarant qu'il obéissait à une force intérieure et qu'il était certain de ce qu'il annonçait.

"Quand, moins de deux ans après, les événements prédits par le vieux sage se furent réalisés, Hubdul-Hamid le fit venir à

Constantinople, près de sa personne, l'entoura d'égards et lui accorda toute sa confiance.

"Abdurrahman Essin a laissé une certaine réputation de sainteté; malheureusement pour cette réputation, nous devons déclarer que ce fut lui qui porta à Ouman-Nouri pacha, gouverneur de Hedjaz, l'ordre secret de faire tuer les pachas Mihbat et Damad-Mahmoud.

"Ce fut également ce cheik qui fut chargé avec d'autres de ses collègues d'aller prêcher la croisade panislamique en Arabie.

"L'ancien astrologue d'Yildiz, dont nous avons parlé dans "La Turquie officielle" et dans les "Bas fonds de Constantinople", nous a plus d'une fois affirmé que le prince Hamid, devenu l'héritier du trône par l'arrivée au pouvoir de Mourad, n'avait pas hésité à pratiquer l'envoûtement si à la mode au vieux temps d'Abderrahman de Médicis et d'Henri III.

"Non seulement il nous affirma le fait, mais il nous mit en relations avec le magicien de Stamboul qui avait fait la poupée de cire représentant Mourad, et que son frère devait piquer avec des épingles selon le rituel consacré à ces sortes d'opérations.

"L'auteur d'Abdul-Hamid intime" va même plus loin: il affirme qu'Hamid fit confectonner par un tailleur arménien nommé Djumbousian un habit que des sortilèges mystérieux doublaient à ses yeux de propriétés maléfiques; après quoi, il offrit en don cette tunique de Nessau à son frère aîné.

"Le Prince devint Empereur et il continua ces pratiques de magie noire! On dit que oui, mais c'est peu probable. S'il avait des moyens extra-humains de détruire ses ennemis et de protéger sa personne, le Sultan n'entreprendrait pas une police si formidable et si coûteuse.

L'assassin de Stamboul.

Une dépêche récente de Sofia, approuve sommairement que le nommé Michel Stavroff, dit Hat-jon, reconnu coupable du meurtre de M. Stamboul, a été condamné à l'annuité à être pendu.

Le meurtre de M. Stamboul! Ce tragique événement remonte au 16 juillet 1895, et l'on est tenté de prime abord de s'étonner que le châtiment se soit fait attendre sept ans durant. En réalité, la longue inertie de la justice bulgare s'explique suffisamment—si elle ne se justifie pas—par les circonstances critiques au milieu desquelles s'est produit le drame. Le ministre à poigne, le célèbre dictateur avait essayé de violenter la conscience nationale, en tournant le dos à la Russie et en tendant la main à l'Autriche. L'orage populaire éclata, et Stamboul avait cessé depuis longtemps d'être en sécurité à Sofia—il avait d'ailleurs vainement demandé ses passeports pour se réfugier à l'étranger—quand, un beau soir, il fut assassiné en pleine rue par trois de ses ennemis politiques.

Avant de rendre le dernier soupir, Stamboul désigna, comme étant ses meurtriers, les nommés Haljon et Tafekchiev. En leurs lieu et place on arrêta le domestique de la victime, et les véritables auteurs de l'attentat purent se mettre à l'abri.

Ce n'est qu'en 1896 que le gouvernement se décida à poursuivre les criminels. Un nommé Georgiew fut acquitté, alors que

Tafekchiev et un autre complice nommé Atzo s'en tirèrent avec trois ans de prison. Quant au principal coupable, Haljon, il continua longtemps à jouir de l'impunité. Après avoir vécu quelques années à l'étranger, il revint à l'empire et entra en Bulgarie. Il pouvait d'ailleurs croire à la prescription, puisque trois ministères se succédèrent sans qu'on songeât à l'inqüiéter. En 1901 cependant, le cabinet Karaveloff le fit arrêter. Il réussit à s'évader, fut repris, et récemment traduit devant les tribunaux. On connaît le jugement.

Les chapeaux à l'opéra.

On a voulu, de la bouche même du directeur de l'Opéra, obtenir quelques renseignements sur la fameuse question des chapeaux. Elle a fait beaucoup de bruit. Les gazettes en ont parlé longuement. M. Guillard, que cette mesure rendra fameux, autant que le défunt vicomte Sosthènes de La Roche-foucauld, dont la pudibonderie s'accommodait mal de la jupe trop courte des danseuses, m'en explique les motifs.

—Je passais un jour dans la rue de la Paix, dit-il. Qu'est-ce que je vois à une vitrine? Des chapeaux immenses, de véritables pyramides de plumes, de rubans et de fleurs.

"Péroro! m'écriai-je, qui donc portera ces chapeaux-là?—C'est le mode de cet hiver," me répondit-il. Je fus pris de terreur. Si les femmes allaient venir à l'Opéra avec ces monuments sur la tête, personne ne mettra plus les pieds chez moi. Je n'hésitai pas: je supprimai les chapeaux. On reverra les belles noires de l'Empire; les femmes en cheveux, décolletées, parées de bijoux, montrant ce qu'une femme doit toujours montrer: une belle gorge et de belles épaules. C'est en Italie qu'on en voit, des belles épaules!"

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE.

Une fois de plus il y avait foule hier au Grand Opera House où l'on donnait le grand mélodrame: "The City of New York", avec l'élite de la troupe.

On annonce pour dimanche en matinée la première de l'opéra comédie intitulée: "The Little Minister", une des plus amusantes et des plus gracieuses pièces du répertoire moderne.

THEATRE TULANE.

Au théâtre Tulane, le succès de "San Toy" ne fait que grandir à chaque représentation; rarement pièce a été aussi chaleureusement applaudie. Il en sera jusqu'à samedi soir.

Dimanche, première de "The Auctioneer", avec David Wardfield dans le principal rôle.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Demain samedi, grande matinée donnée à l'intention des enfants qui viendront monter sur la scène pour y serrer la main aux charmants maîtres Colibria, devenus populaires à la Nouvelle-Orléans et que tous les amateurs verront partir avec regret.

Lundi prochain, changement de spectacle: "The Two Juiets" avec des comédiens tels que Melville, Booth et Elmore.

"The Two Juiets" est une des meilleures productions mises à la scène par la compagnie Klaw et Erlinger.

THEATRE CRESCENT

L'attention que vient de faire le Crescent dans le grand drama de A. J. Cresson intitulé "The People's Choice", a été remarquée par les habitués de ce théâtre. C'est décidément le grand succès de la saison à ce théâtre. A chaque baisser de rideau les artistes de la troupe Baldwin-Melville s'y font rappeler.

THEATRE AUDUBON

"The Octoreon" attire à chaque représentation une foule enthousiaste. C'est décidément le grand succès de la saison à ce théâtre. A chaque baisser de rideau les artistes de la troupe Baldwin-Melville s'y font rappeler.

Anjouville grande matinée. Il y aura mille comble, comme à l'ordinaire.

Dimanche, en matinée, "Davy Crockett", un des plus grands succès de l'ancien répertoire dans lequel Frank Mayo a laissé de ses grands souvenirs.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

L'ABELLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne; Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an \$30... 6 mois \$13... 2 mois \$15... Un an \$7.50... 6 mois \$8.50... 2 mois

EDITION HEEDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an \$1.50... 6 mois \$1.00... 4 mois

EDITION DU DIMANCHE Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TES SUB EXPRESS.

Feuilleton

DE: L'Abelle de la N. O.

DETTE SACREE!

GRAND ROMAN INEDIT Par Paul Rouzet.

PREMIERE PARTIE FRERES ENNEMIS!

XI ORPHELINE. Suite. Mais tout à coup elle tressail-

le. Car voici qu'un coup de timbre a retenti. La jeune fille se roidit. Qui a sonné? La concierge?

Non. Elle possède une clef. C'est elle qui vient mettre en ordre l'appartement. Ce n'est donc pas elle. Qui alors? Son père?

Où... c'est lui... lui!... Le visage ravagé de la malheureuse s'éclaira. Une flamme apparut dans ses prunelles.

Mon Dieu... et le commandant vient... c'est qu'il pardonne? C'est qu'il a pitié! Une force la soulève. Elle se dirige vers la porte. Elle l'ouvre.

Un cri meurt dans sa gorge. Car ce n'est pas son père qui se dresse devant ses yeux. Des bras se tendent vers elle, des bras dans lesquels elle se laisse tomber. Elle balbutie:—Tante Noémie... toi, ici... alors vous avez reçu ma lettre... Comment se fait-il que père ne t'accompagne pas... Il ne veut plus me voir sans doute... il ne me rendra... parle, ton silence m'effole.

vieille fille reste muette. Elle frissonne. Geneviève s'en aperçoit. —Tu ne réponds pas, tante... par grâce parle... dis-moi la vérité... la vérité, je t'en supplie... Mais tout à coup elle se dégage de l'étreinte qui l'enferme. Elle recule. Elle porte les mains à son visage et un cri d'épouvante s'échappe de ses lèvres.

Car le regard de la jeune fille s'est porté sur les vêtements de la tante Noémie. La sœur du commandant est en deuil.

Et un crêpe... un grand crêpe est piqué sur sa tête... retombe sur ses épaules. Geneviève comprend. Un éclair illumine son cerveau. Ses yeux se remplissent de folie.

Elle bégale:—Père est mort!... Hélas! —Et c'est moi... moi qui l'ai tué... Elle recule encore. Elle est insupportable. Ses mains se crispent sur sa poitrine, ses ongles s'enfoncent dans la chair. Un siège est là, elle s'y écroule.

Elle râle:—Maudite... je suis maudite!... D'un geste instinctif elle essaie de dégrader son corsage... Elle étouffe. Il semble qu'autour d'elle tout s'effondre.

—C'est fini... pour moi il n'y a plus d'espoir... plus de pardon... plus rien. Mais tante Noémie s'est approchée. Elle s'agenouille... elle entoure la malheureuse de la carresse de ses bras.

Et, grave, elle prononce:—Ne dis pas cela, Geneviève... à ton âge rien n'est perdu encore... il y a toujours de l'espoir.

PIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE Le Secret du Passé.

L'ABANDON D'ARMAND.

Une grande animation régnait ce jour-là dans l'hôtel de la rue Pierre-Charon qu'occupait, avec sa fille Jane, le célèbre banquier Alexandre Gérard.

—Dérogeant à ses habitudes, qui la plupart du temps, le tenaient éloigné des fêtes offertes par le monde élégant dont il faisait partie, et cela par la seule puissance d'une fortune presque sans rivale, il ouvrait aujourd'hui toutes grandes les portes de son hôtel, lequel réalisait le summum du luxe et de la richesse.

Etait-ce de son plein gré? Cela ne paraissait guère probable. Absorbé par le souci des affaires, détaché des plaisirs frivoles, le banquier passait dans la haute société parisienne pour un sauvage qui avait horreur des solennités mondaines et dont toutes les joies se bornaient uniquement à celles qu'il goûtait dans la seule présence de sa fille, Jane.

Il adorait celle-ci. Pour elle, il avait acheté cet hôtel de la rue Pierre-Charon; pour elle, il l'avait meublé avec toute la somptuosité imaginable.

Et c'était pour elle encore qu'il offrait ce soir ce dîner d'apparat, auquel il avait convié nombre de personnalités artistiques, littéraires et mondaines.

Car Jane venait d'entrer dans sa vingtième année... Vingt ans!... l'époque où le cœur des jeunes filles bat plus vivement, l'époque où la tendresse d'une mère... on d'un père, si vive et si profonde fut-elle, ne leur suffit plus.

Alexandre Gérard, malgré son adoration aveugle pour sa fille, se disait qu'il ne pourrait pas toujours la conserver auprès de lui.

Et ce n'était pas sans un douloureux serrement de cœur qu'il songeait à l'heure où il lui faudrait se séparer de cette enfant gâtée, adulté comme une petite reine et dont les moindres désirs étaient des ordres pour lui, des ordres auxquels pour rien au monde il ne se fût soustrait. Et cependant, il avait décidé d'avancer cette heure, parce qu'il s'imaginait, et non sans raison, peut-être, que Jane la souhaitait, l'appelait de toute l'ardeur de ses vœux.

C'est pourquoi il avait réuni à ce dîner quelques-uns des jeunes gens qui semblaient, par leur naissance ou par leur situation, remplir les conditions exigées pour prétendre à l'honneur de la main de Jane.

Entre eux, l'adorable enfant pourrait faire son choix librement et librement donner son cœur à celui qu'elle distinguerait.

Le banquier ne la contrarierait en rien. Parti de très bas, comme on dit communément, il était arrivé à être l'un des rois de la finance, grâce à une volonté opiniâtre, à un effort de travail considérable, grâce aussi à une science des affaires qui ne lui avait jamais fait défaut.

Ceux qui, ce soir-là, avaient été admis à prendre place à la table du banquier étaient en quelque sorte des élus.

Ils appartenaient à tous les mondes, à celui du noble faubourg, aux lettres, aux arts et même à la politique.

Vers sept heures et demie, les premiers invités arrivèrent à l'hôtel.

Ils furent introduits dans un petit salon où des merveilles, bibelots d'art, procelaines de prix, bronzes et grès superbes, s'entassaient.

M. Gérard les recevait lui-même avec une simplicité charmante, s'excusant auprès d'eux de l'absence de sa fille, occupée aux derniers préparatifs de sa toilette.